



# Renoir, un pseudonyme de la sensualité

PAR PASCAL BONAFOUX

*Revoir Renoir*

FONDATION PIERRE GIANADDA, MARTIGNY (SUISSE)

DU 20 JUIN AU 23 NOVEMBRE 2014

Commissariat : Daniel Marchesseau

Il faut s'en souvenir toujours : Renoir, à l'un de ses interlocuteurs qui lui demandait quand il savait qu'une toile, qu'un nu était achevé, lui lança assitôt : « Voyons, quand j'ai peint une fesse, et que j'ai envie de taper dessus, c'est qu'elle est finie ! » Ce qui signifie que la sensualité est et ne cesse d'être convoquée dans sa peinture. Elle l'est dans ses nus comme dans ses portraits. Il n'est (peut-être) pas inutile de s'en souvenir...

*Nu ou Jeune fille couchée en buste. 1905, huile sur toile, 46 x 55 cm. Collection particulière.*





Les Enfants de Martial Caillebotte. 1895, huile sur toile, 65 x 82 cm. Collection particulière.

## Renoir décrit

Renoir... On entend déjà les soupirs. Encore Renoir... Et la même litanie de reprendre encore et encore. Et les mêmes réserves, les mêmes reproches, le même dédain pour ces nus, ces femmes peintes aux Collettes qu'on s'acharne, à cause de l'ampleur de leur corps, à confondre avec ceux de Rubens, nus qu'en 1933 je ne sais quel critique, dont le nom ne mérite que d'avoir été et d'être oublié, décrivait comme des « Pomones pneumatiques gonflées et enduites d'une sorte d'huile groseille », lequel n'avait sans doute pas pris la peine de relire ce que, vingt ans plus tôt, en 1913, le 13 mars pour être précis, Guillaume Apollinaire avait écrit dans *L'Intransigeant* à propos d'une exposition alors présentée chez Berheim-Jeune : « Renoir grandit continuellement. Les derniers tableaux sont toujours plus beaux. Ce sont aussi les plus jeunes. Ainsi la *Femme au miroir*

(1913) ; la *Fillette à l'orange* (1911) ; *Nu sur les coussins* (1908). Je ne crois pas qu'il puisse dépasser ces dernières œuvres, tant elles sont calmes, sereines et mûres. » Comme si, obstinément, parce que le conformisme est plus facile, parce qu'il est le plus court chemin vers les préjugés qui encombrant les têtes des Bouvard et des Pécuchet, il fallait s'en tenir au dépit qui avait été celui de Huysmans. Il écrit en 1887 : « Il semble que ce nerveux dont les toiles décelaient un merveilleux coloriste, un peintre de la chair en bouton unique, ait voulu s'assagir et, de parti pris, glacer ses lumineuses vibrations et ses gais élans. Le bromure des Raphaël et des Ingres a passé par là. » Et depuis, hors de question d'accorder à Renoir autre chose qu'un apitoiement navré. Comme si donc, en 1887, Renoir n'avait plus été qu'une affaire classée. Et cela à cause du mot bromure gribouillé par Huysmans.



Villeneuve-lès-Avignon. 1901, huile sur toile, 33 x 53 cm. Wallraf-Richartz-Museum & Fondation Corboud, Cologne.

## Renoir admiré

Mot fatal dont il est plus facile de se souvenir que de ceux qu'en cette même année 1887 écrivit Octave Mirbeau. Hors de question de couper ce texte publié dans le *Gil Blas* du 14 mai : « J'admire comme une des plus belles et des plus curieuses œuvres de ces temps, les *Baigneuses*, de M. Renoir, un grand tableau très décoratif, très discuté. L'aspect en est d'une infinie douceur. C'est au bord d'une rivière, dans un ravissant paysage, d'une clarté extraordinaire, avec des saules qui fuient au loin, sous le soleil, des femmes qui se baignent. L'arrangement en est exquis, malgré, ou plutôt à cause de certaines sécheresses de dessin à la Ingres, audacieusement voulues par l'artiste ; car nous sommes en présence d'une œuvre profondément méditée et d'un art tout exceptionnel qu'on pourrait appeler, pour en caractériser la nature très particulière, de la quintessence d'art, de l'extrait d'art. Ici, rien n'est laissé au hasard, tout accuse la recherche savante et l'effort génial vers quelque chose de nouveau, en dépit de certaines critiques qui voient dans ce tableau des ressouvenirs de primitifs, ou des tendances vers la décoloration des tapisseries persanes. Rendre dans la pleine lumière, avec un style très personnel et très précis, cette chose presque intraduisible en sa fraîcheur, en sa fugitivité, en son impressionnabilité, qui est la carnation d'un torse

de femme, voilà ce qu'a tenté M. Renoir, et ce à quoi il a réussi. Exprimer à mon tour la délicatesse des modelés, la caresse des frissons de l'ombre sur les jeunes chairs, la grâce si joliment moderne des mouvements, et cette fleur de féminité qui fleurit les lèvres épanouies, cela m'est impossible. Il faut voir ce tableau, le voir longtemps pour en saisir l'un après l'autre les détails délicieux, toutes les modulations devinées, car M. Renoir s'est servi d'un procédé de simplification raffinée et hardie qui rend son tableau difficile à comprendre<sup>1</sup> pour celui qui n'est pas initié à ce mystère : l'âme d'un grand artiste. Laissez faire le temps, et les *Baigneuses* resteront comme une des œuvres les plus admirables de ce siècle, et elles prendront place à côté des tableaux immortels dont la beauté acclamée se perpétue à travers les âges. » Il faut lire et relire cette page. Belle, lucide et pertinente, parce qu'elle est une page d'admiration. C'est fait ? je reprends. L'acuité du regard de Mirbeau est irréprochable. Parce qu'il désigne l'essentiel de l'œuvre de Renoir. Il faut reprendre une phrase encore : « Rendre dans la pleine lumière, avec un style très personnel et très précis, cette chose presque intraduisible en sa fraîcheur, en sa fugitivité, en son impressionnabilité, qui est la carnation d'un torse de femme, voilà ce qu'a tenté M. Renoir, et ce à quoi il a réussi. »

## La lumière et le portrait

Et cette réussite ne va pas de soi. Pour une raison simple.

Le sans doute critique influent qui fut sans doute fier de comparer les nus de Renoir à des Pomones en 1933 dans les colonnes du *Figaro* avait eu dans le même journal un

prédécesseur tout aussi acariâtre, Monsieur Albert Wolff. Face à ce torse qu'évoque Mirbeau, il avait écrit le 3 février 1876 : « Essayez donc d'expliquer à M. Renoir que le torse d'une femme n'est pas un amas de chairs en décomposition avec des taches vertes, violacées, qui dénotent l'état de complète putréfaction dans un cadavre ! »

Ce que ce même Monsieur Albert Wolff n'a pas pris la peine de chercher à comprendre, c'est que si un tel torse qui lui répugne a été

peint en plein air – où l'a conduit son ami Monet –, Renoir doit retrouver la même lumière qui vibre, effleure ou caresse dans des portraits qui ne doivent, pour la

« Nous adorons les femmes de Renoir [...] dans lesquelles, avant le traitement, nous nous refusions à voir des femmes. »  
Marcel Proust



Tête de femme. Vers 1876-1877, pastel, 53 x 44 cm. Collection particulière.

plupart d'entre eux, ne peuvent, pour la plupart d'entre eux, être que peints à l'intérieur. À Monet, parti peindre en janvier 1884 à Bordighera, Renoir a écrit : « Moi je suis cloué à Paris où je m'ennuie fort et je cours après le modèle introuvable, mais je suis peintre de figures ! Hélas ! c'est bien agréable quelquefois, mais pas quand on ne trouve pas de figures à son goût. » Ce que, pour quelle raison, qu'importe... il passe sous silence, c'est ce souci de la lumière avec laquelle il veut peindre ces figures. Et la réussite de Renoir, c'est l'invention de cette lumière qu'aucun portrait jusqu'à lui n'avait mise en évidence. « Quand Renoir commença de peindre, on ne reconnaissait pas les choses qu'il montrait. Il est facile de dire aujourd'hui que c'est un peintre du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais on omet, en disant cela, le facteur temps, et il en a fallu beaucoup, même en plein XIX<sup>e</sup>, pour que Renoir fût reconnu grand artiste. Pour y réussir, le peintre original, l'écrivain original procèdent à la façon des oculistes. Le traitement – par leur peinture, leur littérature – n'est pas toujours agréable. Quand il est fini, ils nous disent : Maintenant regardez. Et voici que le monde, qui n'a pas été créé une fois, mais l'est aussi souvent que survient un nouvel artiste, nous apparaît, si différent de l'ancien, parfaitement clair. Nous adorons les femmes de Renoir, Morand ou Giraudoux, dans lesquelles, avant le traitement, nous nous refusions à voir des femmes. Et nous avons envie de nous promener dans la forêt qui nous avait semblé, le premier jour, tout, excepté une forêt, et par exemple, une tapisserie de mille nuances où manqueraient justement les nuances des forêts. Tel est l'univers périssable et nouveau que crée l'artiste et qui durera jusqu'à ce qu'un nouveau survienne. » Ces phrases sont extraites d'un article de Marcel Proust. Elles tiennent lieu de conclusion.

Si l'on veut bien admettre qu'il faut encore et encore revoir Renoir. ■

Note :

1. De fait, même Pissarro a du mal : « Je comprends bien l'effort tenté. C'est très bien de vouloir rester en place, mais il a voulu ne s'occuper que de la ligne, les figures se détachent les unes des autres sans tenir compte des accords, aussi c'est incompréhensible. Renoir, n'ayant pas la faculté du dessin et n'ayant plus les jolis tons instinctivement sentis d'autrefois, se trouve incohérent. »



*Femme à l'ombrelle ou Lisa*. 1872, huile sur toile, 46 x 38 cm. Collection Laurence Vanommestlaghe.